

TÉLÉMAQUE



Journal des Terminales

2021

Francs Bourgeois-Lasalle



Ne cesse de sculpter ta propre statue !

PLOTIN, *Ennéades*

TD

Libres... Pour de vrai ?



« L'Homme ne doit jamais cesser de penser. C'est le seul rempart contre la barbarie. Action et parole sont les deux vecteurs de la liberté. S'il cesse de penser, chaque être humain peut agir en barbare. » Hannah Arendt, *La banalité du mal*



Paroles d'élèves



Novlangue et numérisation pléthorique

Panem et circences fut le slogan politique de la Rome impériale... une manière de nous maintenir dans la servitude volontaire. Aujourd'hui, on pourrait dire... : Métro, boulot, macDo, réseaux... Entre les séries Netflix et les commandes Deliveroo, que faisons-nous de notre temps ? Est-ce que nous existons ou est-ce que nous nous laissons vivre bercés par les illusions d'un monde virtuel où l'Homme devient de plus en plus obsolète ? De l'Humanisme au transhumanisme, nous avons perdu le Nord... La boussole de notre humanité a été troquée par l'anneau de pouvoir de Sauron, et son grand œil sans paupières qui ne dort jamais...

Quand on lit et relit Orwell, on est étonné de l'acuité de son regard sur la psychologie humaine, sur son rapport à lui-même et aux autres, mais aussi sur ses liens ambivalents au pouvoir. Il met en lumière cette tendance humaine à passer la mesure, à déborder ou à se laisser déborder. De nos emplois du temps *overbookés* au *burn out* en passant par la recherche du profit, de la performance, du toujours plus, nos sociétés urbaines sont l'expression de ce que Platon lui-même aurait appelé une *hybris*. Pour mettre en garde les Athéniens, il imagine une fable dans le *Critias* : l'histoire de l'Atlantide, cette orgueilleuse cité îlienne anéantie par les dieux et cependant promise à une grande postérité.

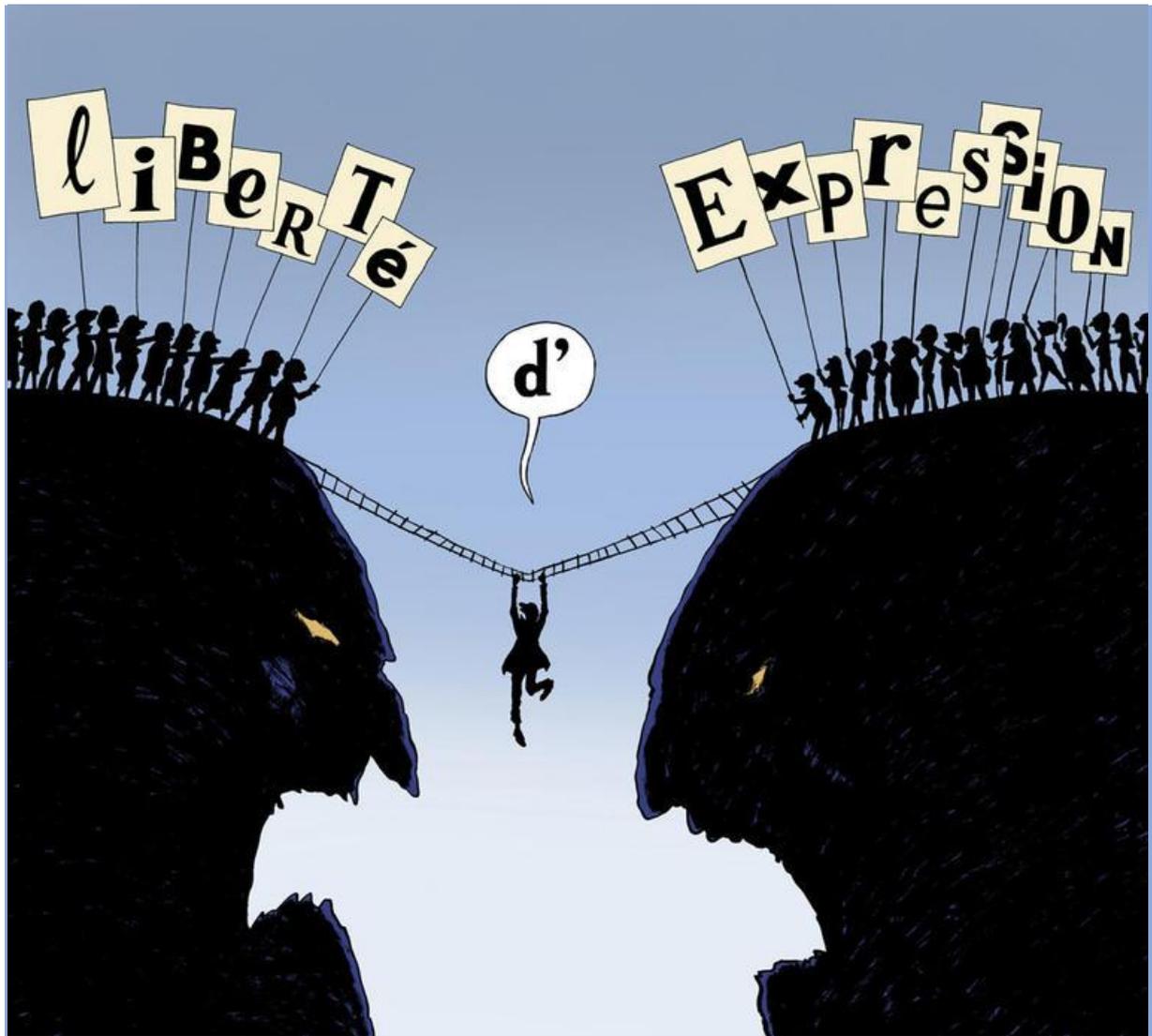
La portée visionnaire des dialogues de Platon rejoint celle de 1984 d'Orwell qui décrit la maladie de nos sociétés rongées par la surconsommation, l'aveuglement de la conscience et l'individualisme égoïste. Le monde totalitaire d'Orwell, avec son pouvoir incarné par un visage mystérieux, sa novlangue et ses bureaucrates pléthoriques, rend compte, par bien des aspects, de notre servitude volontaire. Nous avons troqué notre liberté contre des hamburgers et des

divertissements en tous genres. De *Big Brother* au *Little brother* qu'est devenu notre iPhone, nous sommes sous emprise, addict à notre « précieux ». 5G oblige...

Bienvenue dans la berceuse des *fake news*, notre nouvelle matrice entre caméra et algorithmes : la prolifération du contrôle numérique de tous nos faits et gestes ferait presque regretter l'archaïque Big Brother...

Melle Raviolo





Clara, Jeanne, Jérémy, Baudoin, Matéo, Camille, Basile, Raphaël, Léopoldine :

Orwellien, vous avez dit *orwellien*? Ou pis encore? L'appareil imaginaire appelé « télécran » qui trône dans les appartements des membres du Parti dans *1984* semble aujourd'hui un bricolage d'amateur... En effet, au regard des systèmes modernes, Big Brother ressemble à un policier provincial pourchassant des voleurs de poules... Car, même si les autres pays n'ont pas encore atteint le

niveau de la Chine, cette technologie paraît impossible à contenir. Avant même son apparition, on ne pouvait traverser Londres sans être vu par une caméra vidéo. En Grande-Bretagne les caméras de vidéosurveillance sont omniprésentes depuis une trentaine d'années, et peu de personnes s'en sont émues. Mais la tendance actuelle est encore plus menaçante...



Thierry, Agathe, Sabrina, Nans, Gabriel-Alister :

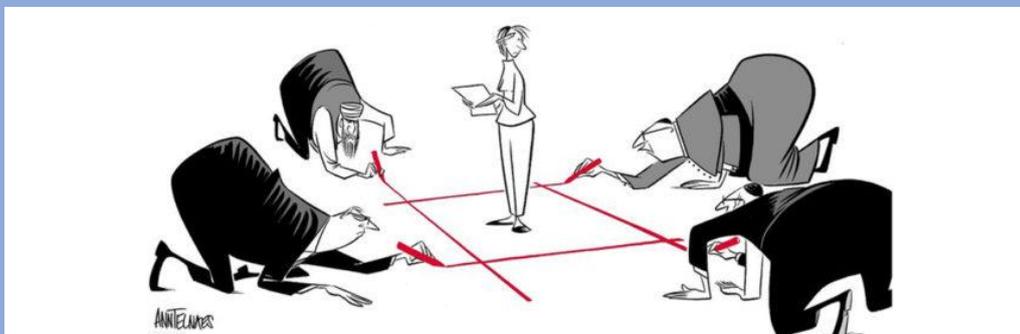
La menace réside toutefois moins dans la technologie elle-même que dans l'autoritarisme croissant dans de nombreux pays. Entre de mauvaises mains, et de mauvais esprits pourrait-on dire, ces technologies vont fournir à terme des moyens de contrôle politique dont les membres de l'ancien KGB n'auraient osé rêver. Bientôt, les nouveaux systèmes de surveillance seront reliés aux technologies « intelligentes » des réfrigérateurs, des téléviseurs et des téléphones. De nombreux appareils peuvent en effet être dirigés à distance : certains téléviseurs sont capables de vous regarder, certains téléphones d'écouter votre conversation, même éteints. Siri et Alexa

peuvent dire beaucoup de choses sur vous à leurs concepteurs. Nous ne sommes donc pas très loin d'être sous surveillance intégrale toute notre vie. Nous sommes vraiment des « esclaves volontaires » pour reprendre l'expression qu'Etienne de la Boétie employait au XVIème siècle.

Maxime, Samuel, Marie :

Vivant sous des régimes de « démocraties libérales », nous pouvons nous croire à l'abri. Nous sommes toujours « libres », n'est-ce pas ? Mais nos gouvernements, avec leur Constitution et leur système judiciaire archaïques, sont pourtant menacés. Rien n'a mieux stimulé les ventes de 1984 que l'élection de Donald Trump en 2016. Qui d'autre que le « Grand menteur » pouvait remettre au goût du jour les termes « novlangue » et « orwellien », alors que la réécriture de l'histoire grâce aux « faits alternatifs » commençait dès la polémique sur le nombre de personnes ayant assisté à la cérémonie d'investiture de Donald Trump.

La liberté d'opinion est une farce si l'information sur les faits n'est pas garantie et si ce ne sont pas les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat.



Marie Rebours, Dimitri, Rafaele :

Même ceux pour qui la guerre froide est de l'histoire ancienne reconnaissent que les graines d'un ordre raciste et dictatorial ont été semées. En 2021, on en récolte encore les fruits : des groupes populistes et anti-immigrés de droite plus audacieux que jamais... Oui, lire 1984 à la lumière d'Etienne de Boétie, mais aussi de *L'idéologie allemande* de K. Marx, c'est bien constater l'effet délétère de la peur et de l'esclavage modernes. Hannah Arendt l'avait bien vu dans sa *Crise de la culture* : « La société de masse ne veut pas la culture mais les loisirs. » L'universalisation culturelle opère un travail de sape de la culture entendue dans sa force, dans sa richesse, dans sa diversité.



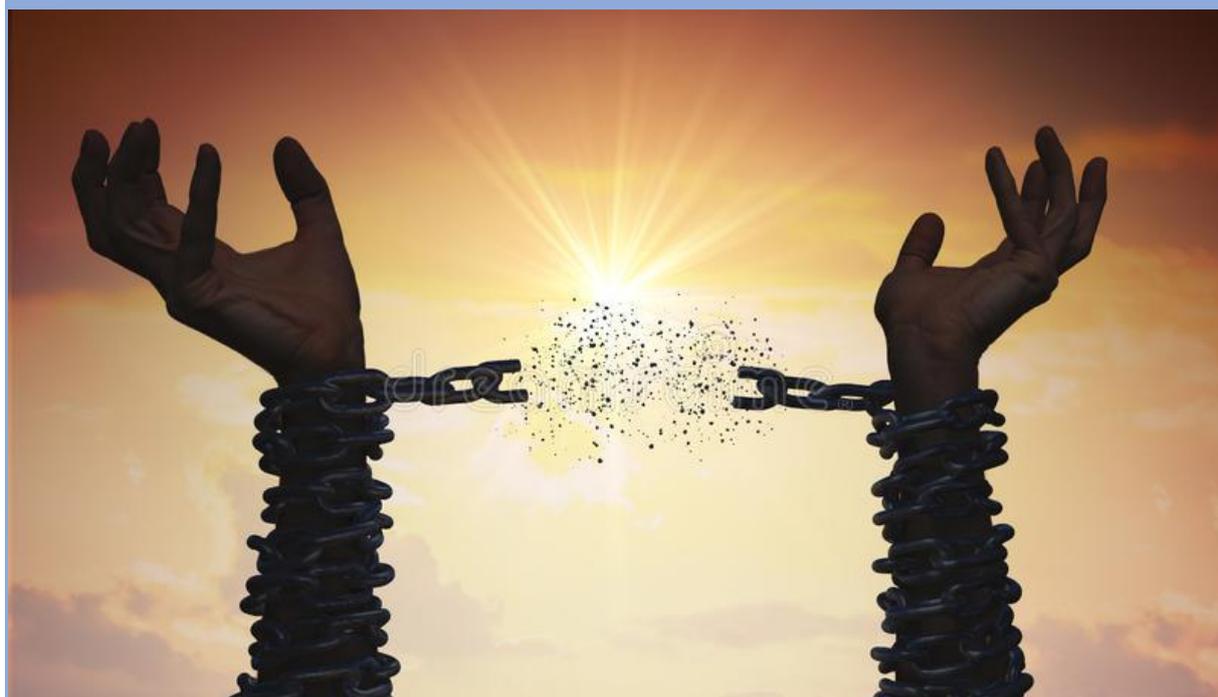
Jason, Christian, Elsa, Victoire :

Nous sentons bien que cette unique civilisation mondiale exerce en même temps une sorte d'action d'usure ou d'érosion aux dépens du fonds culturel qui a fait les grandes civilisations du passé. Pour entrer dans la voie de la modernisation, faut-il jeter par-dessus bord le vieux passé culturel qui a été la raison d'être d'un peuple ? Il y a là comme un paradoxe : il faudrait d'une part se réenraciner dans son passé, se refaire une âme nationale et dresser cette revendication spirituelle et culturelle face au numérique invasif, au big data qui nous instrumentalise et nous contrôle. Mais il faut en même temps, pour entrer dans la civilisation moderne, entrer dans la rationalité scientifique, technique, politique qui exige bien souvent l'abandon pur et simple de tout un passé culturel, de toute une richesse de langage et de pensée... Oui, voilà le paradoxe : comment se moderniser, et retourner aux sources ? Comment réveiller une vieille culture endormie et entrer dans la civilisation universelle ? On a l'impression que le combat est perdu d'avance. Mais nous ne voulons pas céder au défaitisme, et nous voulons continuer à espérer en restant vigilants, conscients, en retrouvant la mémoire d'une liberté qui fait notre noblesse, notre liberté, par la force de vivre et de croire en l'Homme.



Daphné, Enguerran, Jules, Harald, Sacha, Antoine :

Mais le monde dystopique d'Orwell n'est pas le nôtre, même s'il peut devenir un élément crucial du scénario auquel nous sommes confrontés aujourd'hui. Notre dystopie, c'est la catastrophe environnementale. Avec une augmentation de la température de 1°C, nous perdons les pôles, les glaciers et la toundra sibérienne ; 60% des espèces terrestres ont disparu au cours des soixante-dix dernières années. Avec des températures qui pourraient grimper de 5°C dès le milieu du siècle, nous sommes confrontés à un désastre sans précédent où la perspective d'une fin brûlante de l'humanité devient réaliste. Orwell l'avait anticipé à sa manière quand il considérait l'américanisation de la vie quotidienne en Grande-Bretagne à partir des années 1920. Nous retrouvons cette vision de l'avenir dans *Une histoire birmane* (1935), récit féroce de colonialisme britannique : « Les forêts, les villages, les monastères, les pagodes, tout aura disparu. Il n'y aura plus à leur place que des pavillons roses à 50 mètres de distance l'un de l'autre.



Maxime, Samuel, Rafaele, Dimitri, Marie Picard :

Dans *Le Quai de Wigan* (1937), Orwell met en garde contre la détérioration de la condition physique de la population. C'est complètement visionnaire ! « Nous pourrions bien nous apercevoir un jour que les aliments en conserve sont des armes bien plus meurtrières que les mitrailleuses. » Et dans un autre livre qu'il publie deux ans plus tard, en 1939, *Un peu d'air frais*, G. Orwell semble là encore décrire notre monde brillant et uniforme avec ses miroirs où le regard se pose : « Tout a été dépensé pour la décoration, rien pour la nourriture. Pas de la vraie nourriture. Juste des listes de choses aux noms américains, des choses fantômes que vous ne pouvez goûter et auxquelles vous pouvez difficilement croire... Une sorte de propagande flottante, mêlée au bruit de la radio, à l'idée que la nourriture importe peu, le confort non plus, rien ne compte sauf la brillance, les surfaces lisses et l'uniformité. » Ce progrès, Orwell ne l'aimait pas...

Alice, Rafaëla, Paul, Jenisa, Erine, Christian, Dimitri :

Nous rééduquer à la liberté, au courage d'être libre, voilà notre appel, notre responsabilité ! Non pas une liberté à la carte, qui nous convient, et qu'on se forge pour éviter d'être vraiment libres mais une liberté qui nous déplace, nous convertit, nous met face à notre devoir humain. Si c'est un homme... alors il s'empêche de céder aux sirènes du prêt-à-penser et du consumérisme, de la banalité du mal, et de la lâcheté ambiante. Quand nous relisons Orwell, nous y retrouvons cette captation des grands médias par des groupes d'intérêts économiques et politiques qui conduit à la destruction du débat public, de la pensée, de la parole, menant à la marginalisation

de toutes pensées alternatives. C'est dans le vide de la pensée que s'inscrit le mal.

Pour nous, jeunes d'aujourd'hui, élèves aux Francs Bourgeois, en Terminale, nous pensons que l'Homme a les ressources intérieures pour faire du monde un monde meilleur, plus juste et plus humain. Oui, l'Homme a, en son esprit, en cette belle intelligence qui lui a été confiée et qui allie mémoire, volonté et imagination, la force de croire en cet avenir, en un progrès au sens d'un Homme qui s'engage, courageusement, à chercher la vérité, à cultiver sa liberté et à faire attention aux autres pour construire un monde commun :

« Par le pouvoir d'un mot, je recommence ma vie. Je suis fait pour te connaître, pour te nommer : LIBERTÉ. » Paul Eluard.



Film conseillé par les TD :



I comme Icare d'Henri Verneuil (1979)

C'est un film policier qui comporte une séquence inspirée des expériences de Stanley Milgram en 1964, (docteur en psychologie sociale de l'Université de Harvard, professeur à l'Université de New York) sur la soumission à l'autorité. (Stanley Milgram, « Soumission à l'autorité », 1974, trad. Fr. 1974, réédition Calmann-Lévy, 2002.)

Le cinéaste d'origine arménienne, Henri Verneuil, a connu un triomphe précoce avec *La Vache et le Prisonnier* (1959). Cinéaste attiré de Fernandel, Verneuil va l'être aussi de Jean Gabin avec quatre films de légende : *Le Président* (1956), *Un singe en hiver* (1962), (avec Belmondo), *Mélodie en sous-sol* (1963) et *Le Clan des Siciliens* (1969) (avec Alain Delon). Il en est ainsi, également, pour Jean-Paul Belmondo que Verneuil dirige dans quelques-uns de ses plus grands

succès : *Cent Mille Dollars au soleil* (1964), *Week-end à Zuydcoote* (1964), *Le Casse* (1971), *Peur sur la ville* (1974) et *Le Corps de mon ennemi* (1976).

À la suite de la mort d'un Président d'un Etat fictif, le procureur Henri Volney (Yves Montand) qui s'est penché sur ce décès refuse les conclusions du rapport établi par la commission et reprend l'enquête. Lors de son enquête, son suspect aurait passé des tests dans une Université. Il décide de rencontrer le professeur qui dirige les tests et assiste alors à une séance d'expérimentation. Sous le prétexte d'une enquête sur l'apprentissage et la mémoire, le professeur amène des hommes à infliger des chocs électriques d'une intensité croissante à des sujets dont on prétend tester les capacités de mémorisation au moyen de punitions. Concrètement, l'expérimentateur conduit le sujet à infliger des chocs électriques à un autre participant, l'apprenant, qui est en fait un acteur et qui simule la douleur.



L'objectif de l'expérience est en fait de mesurer le niveau d'obéissance à un ordre immoral (torturer). Les participants sont ainsi amenés à participer de leur plein gré, mais sous l'influence d'une autorité (celle du savant), à des actes cruels envers des personnes innocentes. L'expérience consiste donc à mesurer le taux d'asservissement de la population face à une hiérarchie. Dans le film, le professeur révèle que : « 63% des sujets sont obéissants, c'est-à-dire qu'ils

*acceptent totalement le principe de l'expérience et vont jusqu'à 450 volts ... » Le procureur (Y. Montand) ajoute : « ...ce qui signifie que dans un pays civilisé, démocratique et libéral, les 2/3 de la population sont capables d'exécuter n'importe quel ordre provenant d'une autorité supérieure ... ». L'expérience réelle de Milgram : Dans son livre, Milgram constate que 62,5% (25 sur 40) des sujets menèrent l'expérience à terme en infligeant à trois reprises les électrochocs de 450 volts (le maximum prévu) en dépit des plaintes de l'apprenant (l'acteur). Quel enseignement tirer de ces expériences ? « *Que des gens ordinaires, dépourvus de toute hostilité, peuvent, en s'acquittant simplement de leur tâche, devenir les agents d'un atroce processus de destruction* » (Milgram).*

Les véritables sujets de l'expérience de Milgram n'ont pas réellement torturé, mais ils ont cru le faire. Cette violence leur répugnait, et ils le disaient, mais ils ont accepté dans leur majorité d'en être les agents, et de déléguer leur responsabilité personnelle à l'Université. Dans le conflit de valeurs où ils étaient placés, ils ont fait passer la légitimité conférée par l'autorité scientifique avant les principes moraux qu'ils avaient conscience de trahir. «

*J'observai un homme d'affaires équilibré et sûr de lui entrer dans le laboratoire le sourire aux lèvres. En l'espace de 20 minutes, il était réduit à l'état de loque parcourue de tics, au bord de la crise de nerfs. Il tirait sans cesse sur le lobe de ses oreilles et se tordait les mains. À un moment il posa sa tête sur son poing et murmura : « Oh mon Dieu, qu'on arrête ! » Et pourtant il continua à exécuter toutes les instructions de l'expérience et obéit jusqu'à la fin. » Milgram aboutit à la conclusion qu'il existe une tendance naturelle, dans certaines circonstances, à la docilité, à la servilité, à l'obéissance aveugle aux ordres : « *Il suffit de quelques changements dans les manchettes des journaux, d'une convocation du bureau de recrutement, d'un ordre donné par un gradé, pour que des hommes soient sans grande difficulté amenés à tuer. Les simples forces réunies au cours d'une expérience de psychologie parviennent à neutraliser efficacement l'influence des facteurs moraux. Ceux-ci peuvent d'ailleurs être assez**

aisément écartés grâce à une restructuration soigneusement calculée de l'information et de l'environnement social. » (La soumission à l'autorité).

D'après Michel Terestchenko (dans *Un si fragile vernis d'humanité* aux Editions La Découverte, 2005), c'est cette présence à soi qui explique que certains, pas plus mauvais que d'autres mais dépourvus de cette fidélité à soi, furent commandants de camps d'extermination, tandis que d'autres, qui n'avaient pourtant pas l'air de saints, furent des Justes. Et si l'altruisme était l'inverse de la déprise, laquelle est surtout réclamée par les systèmes totalitaires ou les institutions aliénantes ? S'il signifiait plutôt bienveillante relation à soi dans laquelle, par souci d'estime de soi, de fidélité à ses convictions les plus intimes, on accordait ses actes à son image de soi ?

C'est la thèse du philosophe Michel Terestchenko, rejoignant par là indirectement Ayn Rand qui condamne l'altruisme sacrificiel mais défend la vertu de fierté et la capacité de rébellion face au conformisme et à la soumission :

« L'altruisme n'exige pas la déprise, l'anéantissement, la dépossession de soi, le désintéressement sacrificiel qui s'abandonne à une altérité radicale (Dieu, la loi morale ou autrui). L'abandon, la déprise de soi, est au contraire l'un des chemins qui mènent le plus sûrement l'individu à la soumission, à l'obéissance aveugle et à la servilité. Seul celui qui s'estime et s'assume pleinement comme un soi autonome peut résister aux ordres et à l'autorité établie, prendre sur lui le poids de la douleur et de la détresse d'autrui et, lorsque les circonstances l'exigent, assumer les périls parfois mortels que ses engagements les plus *intimement* impérieux lui font courir.

À la définition de l'altruisme comme désintéressement sacrificiel qui exige l'oubli, l'abnégation de soi en faveur d'autrui – définition que la tradition morale et religieuse a presque unanimement consacrée –, les résultats des recherches entreprises sur ce sujet nous invitent à substituer celle-ci : l'altruisme comme relation bienveillante envers

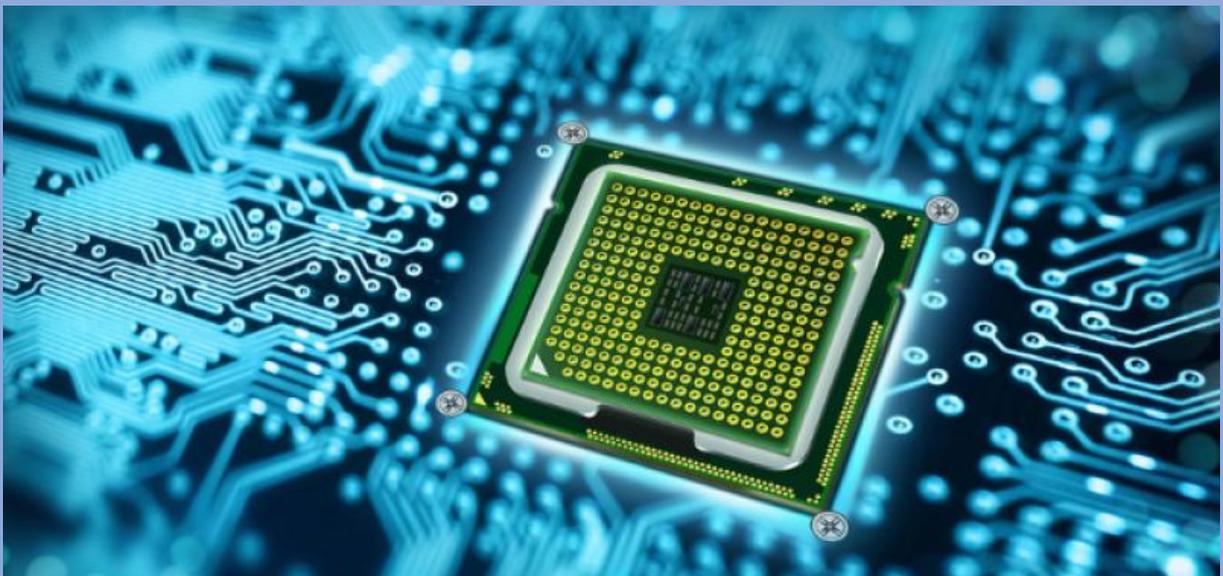
autrui qui résulte de la présence à soi, de la *fidélité à soi*, de l'obligation, éprouvée au plus intime de soi, d'accorder ses actes avec ses convictions (philosophiques, éthiques ou religieuses) en même temps qu'avec ses sentiments (d'empathie ou de compassion), parfois même, plus simplement encore, d'agir en accord avec l'image de soi indépendamment de tout regard ou jugement d'autrui, de tout désir social de reconnaissance. L'altruisme comme relation cohérente entre les formes de sympathie éprouvées et les principes éthiques, parfois religieux, de l'obligation de secours, une cohérence qui se traduit par des actes effectifs (et allant bien au-delà de la simple intention), comme respect de soi reposant sur cette cohérence maintenue par l'image de soi, tels sont les aspects principaux de la nouvelle définition que nous voudrions avancer.

Si l'altruisme n'exige pas de chacun le sacrifice de soi, de ses aspirations, de ses désirs les plus profonds, y compris le désir du bonheur – sacrifice que réclament toujours les institutions aliénantes –, c'est qu'il conduit à *l'épanouissement* de soi, entendu comme accomplissement de l'une des plus hautes capacités de l'être humain : la capacité de prendre sur soi la souffrance d'autrui. Seul un être pleinement accordé à soi peut assumer pareil risque. Et dans ce risque assumé qui accepte l'éventualité que soit mis en péril *la préservation de soi*, c'est-à-dire sa propre existence, se fraye la voie d'une plus essentielle *réalisation de soi*, en sorte que le risque altruiste, quoiqu'il doive parfois affronter jusqu'à la possibilité de la mort, n'a en réalité rien de sacrificiel. »

TF

Paroles d'élèves

Le meilleur des mondes... ?



Philippine, Enguerrand, Océane, Léo-Pol, Thomas :

La vérité n'a plus cours, le langage est appauvri à dessein pour réduire notre pensée, et la surveillance est omniprésente. Tout se passe comme si la réalité de Winston dans 1984 était un peu la nôtre, et son télécran un ancêtre de nos objets connectés (montres, portables, tablettes). Les minutes de haine du régime ressemblent aux torrents de boue déversés sur les réseaux sociaux. Et que dire de la consommation croissante d'opiacés aux Etats-Unis, de drogues, de

médicaments pour dormir, et d'antidépresseurs, tel le soma du *Meilleur des mondes* gobé à tout moment de la journée pour calmer les émotions, les peurs, anesthésier la pensée. Aldous Huxley dénonce dans son livre une société formée d'individus clonés, hiérarchisés, conditionnés, et « libérés » des liens familiaux ou amoureux. Gavée de divertissement et de drogues, la population y aime sa servitude. Une poignée de dirigeants mondiaux la gouverne. Ils ont fait disparaître Shakespeare au nom de la stabilité et de l'obsession du bonheur.

Arthur, Max, Clara, Amédée :

Dans son essai *Se distraire à en mourir*, Neil Postman estimait que 1984 était passé et définitivement dépassé, tandis que le cauchemar de Huxley était en train de se réaliser. Orwell craignait ceux qui interdiraient les livres. Huxley redoutait qu'il n'y ait même plus besoin d'interdire les livres car plus personne n'aurait envie d'en lire. Orwell craignait qu'on nous cache la vérité. Huxley redoutait que la vérité ne soit noyée dans un océan d'insignifiances. Huxley constate lui-même dans *Retour au meilleur des mondes* : « Dans 1984, le contrôle sur les gens s'exerce en leur infligeant des punitions. Dans *Le Meilleur des mondes*, il s'exerce en leur infligeant du plaisir. » Neil Postman explique qu'il est plus facile de discerner un monde orwellien et de s'y opposer que de reconnaître un monde huxleyien. En effet, nous savons reconnaître une prison, une violence. Mais nous savons moins reconnaître une campagne d'abrutissement subtilement menée au nom du bonheur. Nous luttons plus facilement contre un *Big Brother* à moustache au sourire ambigu que contre un ennemi au visage béat de consommateur repu. Huxley redoutait que les gens en viennent « à aimer leur oppression, à adorer les technologies qui détruisent leur capacité de penser ». Une vision qui frappe par sa pertinence.

Maleaume, Enguerrand, Jina, Chloé Delforge :

La relecture du Meilleur des mondes en classe de philosophie nous a permis de mieux comprendre les auteurs au programme comme Platon, Marc-Aurèle ou Etienne de la Boétie, relativement aux questions sur la communauté et l'identité : en des grands postulats de cette société est la stabilité c'est à dire le maintien des individus dans leur caste, la disparition de toute révolte, de toute contestation et de toute envie de contester. Par opposition au système libéral où la liberté se résume à « *être libre d'être une cheville ronde dans un trou carré* ». Le but de cette société est de conditionner les individus à accepter leur statut, à aimer être un Epsilon ou un Alpha. En plus de la préparation physiologique, tout le système éducatif contribue à façonner les esprits de chaque caste selon ses caractéristiques. Ainsi à coup de répétitions nocturnes (« hypnopédie »), de traumatismes électriques, chaque caste acquiert le mental adapté à sa future situation sociale. » 62 400 répétitions font une vérité » analyse avec cynisme Bernard Marx, l'un des héros du roman. Selon les grands administrateurs de cette société, on ne croit de toute façon jamais rien d'instinct : « *On croit les choses parce que l'on a été conditionné à les croire.* »



Scène du film *Metropolis* de F. LANG (1927)

Ivy, Hortense, Mame, Antonin :

L'esprit communautaire poussé à son extrême, niant l'individualité. Outre la prolifération des individus génétiquement identiques, de nombreux individus portent le même patronyme puisque seuls 2000 noms sont désormais en circulation. Mais la grande nouveauté réside dans le partage des partenaires sexuels de façon indifférenciée. Le concept de famille a volé en éclat. Celui du couple également. Il est même largement condamné. Un système qui va au delà de la polygamie « chacun appartenant à tous les autres ». On voit bien que c'est un esprit masculin qui a imaginé cette organisation sexuelle. Il apparaît en effet, que ce sont surtout les hommes qui disposent librement des femmes qui se prêtent à leurs désirs quand ils le manifestent, sans distinction. Ainsi les hommes comparent leurs

performances en les qualifiant de plus ou moins « pneumatique » tels des morceaux de viande offerts à leur bon vouloir.

On le voit bien avec la série suédoise *Real humans* avec ses « castes » de travailleurs robotisés serviles à souhait propose une vision de société anticipée par *Le meilleur des mondes* où l'on tente de fabriquer à la chaîne de « l'humain » pré-déterminé...



Grégoire, Barthélémy, Chloé Godard :

Nous avons aussi été frappés par la disparition des sentiments. Le dernier grand pilier de la stabilité sociale devient ainsi le Soma. Ces petites pilules, qui une fois ingérées, permettent de dissiper tout spleen, angoisse ou malaise en tout genre. Une drogue « bienfaisante » qui efface le doute et la peur, plongeant le corps et l'esprit dans une bienheureuse insouciance. « *Un gramme à temps vous rend content* », énonce régulièrement Lénina, l'une des héroïnes, particulièrement attachée à cette petite bouée de sauvetage chimique. Le récit du meilleur des mondes, essentiellement axé sur la description des mécanismes de cette société futuriste, arrive alors à

Paul-Edouard, Thomas, Chiara, Joseph :

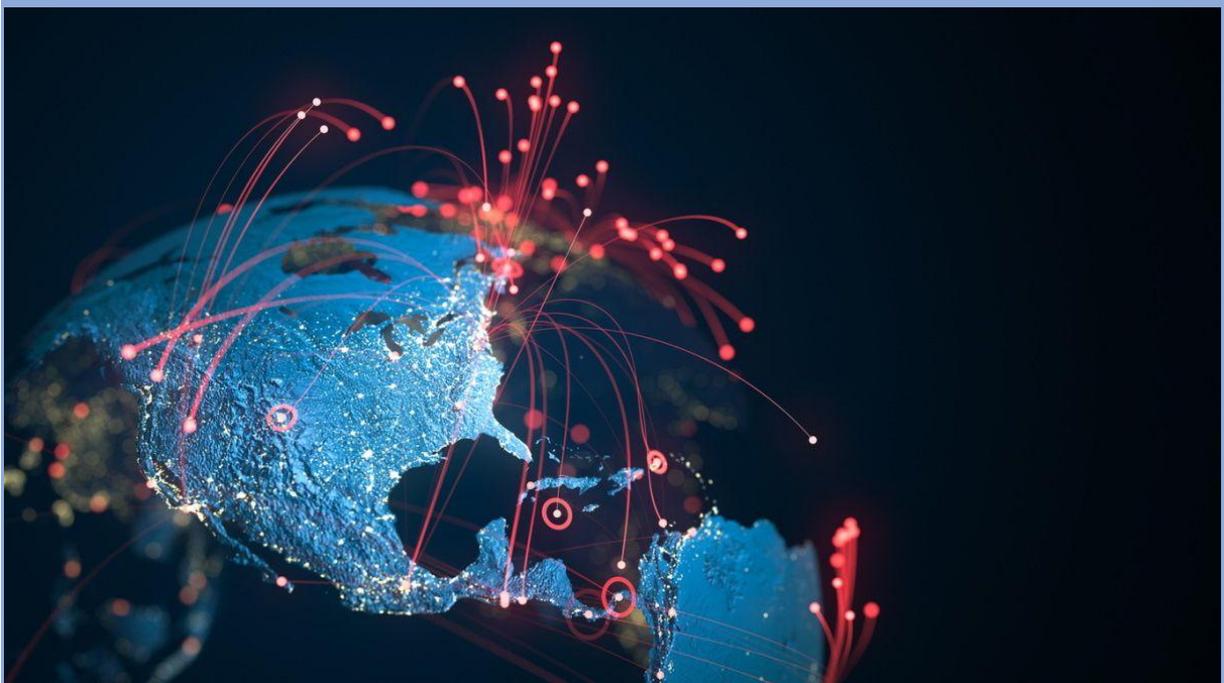
Dans notre société, ce n'est pas ce qui est mis en avant. Le cheminement historique des pays occidentaux leur ont fait choisir la Liberté comme valeur clé. Les philosophes des Lumières ont mis l'accent sur l'éducation pour instruire et, dans leur vision, libérer le peuple ; la révolution française reste un des événements majeurs constitutifs de la société moderne.

Et à la suite de celui-ci, la parole fut donnée au peuple. Ce fut l'avènement, ou tout du moins le symbole, de sa libération. Comment renier cet héritage qui semble aujourd'hui être un acquis inaliénable et auquel nous sommes tant attachés ? Pour preuve, la pire chose que l'on puisse faire à un homme d'aujourd'hui, c'est sûrement de lui retirer sa liberté. « Et c'est là qu'est le secret du bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement : faire aimer aux gens la destination sociale à laquelle ils ne peuvent échapper ».



Marcus, Amira, Kevin, Matthieu :

La vision de notre société est de promouvoir la liberté. Y renoncions-nous pour garantir un bonheur (même artificiel) à la population entière ? S'il fallait choisir, la question du bonheur serait-elle désignée comme plus importante que celle de notre liberté ? Beaucoup de philosophes ont buté sur cette question. Une partie des philosophes développe une philosophie eudémoniste, c'est à dire une philosophie qui a pour but de garantir le bonheur humain et qui le dresse en valeur universellement recherchée. Platon, Epicure, Spinoza ou encore Schopenhauer font partie de cette catégorie, bien qu'ils ne s'entendent évidemment pas toujours sur le moyen d'y parvenir. Et à leur opposé existent des philosophes reniant ce bonheur, tel Nietzsche, notamment à travers son concept de *surhomme* : Pour lui, chaque Homme se doit à lui-même un dépassement, ne recherchant pas le plaisir mais l'accomplissement de son être. Ainsi, sans rentrer dans les détails, la liberté acquise par ce dépassement vaut beaucoup plus que le bonheur recherché par les autres.



Stanislas, Marie Salmon, Mickaël :

C'est une question entièrement philosophique, à laquelle il n'existe pas de réponse unique. Cette question mérite néanmoins d'être posée. En ce qui concerne *Le Meilleur des Mondes*, voici comment nous pouvons comprendre un peu mieux ce futur hypothétique décrit par Huxley : la société établie et les valeurs qu'elle défend sont le résultat d'un processus d'évolution historique, qui permet de comprendre l'appétence des habitants pour la stabilité et le bonheur, tout comme notre héritage révolutionnaire accorde à la liberté une place prépondérante. Ce titre aux allures de truisme est pourtant à considérer. Au fur et à mesure de l'œuvre, on comprend que le bonheur n'a pas toujours été l'apanage des habitants : ils auraient précédemment, comme notre propre société, préféré d'autres valeurs, comme la liberté. Mustapha Meunier, un des administrateurs mondiaux (ceux qui administrent le monde fictif en rédigeant les lois et en s'assurant du respect des normes sociales), nous donne la raison de cette évolution très spéciale de son Monde. La population a connu une guerre, *la guerre de neuf ans*. Celle-ci apparaît comme longue et destructrice à cause de la puissance d'armes bactériologiques et atomiques. Les habitants, confrontés à la peur, ont alors confié leur futur à Ford, un homme apparaissant comme providentiel puis érigé en Dieu, et ont alors accepté *démocratiquement* d'accorder à la stabilité et au bonheur (facile) une importance qui nous semble démesurée. Ford, grâce à la société mise en place, rendit les gens heureux : à l'aise (car conditionnés), ils se sentent dans un monde sécurisé, sans maladie ni conflit. La mort est banalisée et considérée comme un simple phénomène naturel grâce au conditionnement. Les habitants ignorent la passion et la vieillesse. Ce qu'ils considèrent comme étant le bonheur, ou en tout cas *leur* bonheur, est obtenu en contrepartie de la domination de quelques élites : un sacrifice dans leur esprit bien faible en comparaison de ses avantages. Alors, quel enseignement ? Les valeurs les plus importantes de la population changent au fil du

temps. L'Histoire les détermine. Celles-ci peuvent, après un événement tragique, être complètement bouleversées : l'exemple de la guerre est utilisé dans le livre, mais l'on peut également considérer la liberté comme un héritage (comme montré plus haut) historique. De même, on peut supposer qu'un gigantesque tsunami ravageur pourrait un jour ériger le respect de l'environnement en première place des "valeurs-chart" en agissant comme une prise de conscience.

De notre point de vue actuel, cette société est donc très étrange, et le fait que *Le Meilleur des Mondes* soit rangé parmi les dystopies est révélateur : Nous considérons cette société comme néfaste. Cependant, le roman présente la soumission à ce régime comme une volonté populaire. Alors, qui sommes-nous pour juger de la volonté d'un peuple ?

Léandre, Paul, Anya, Dann :

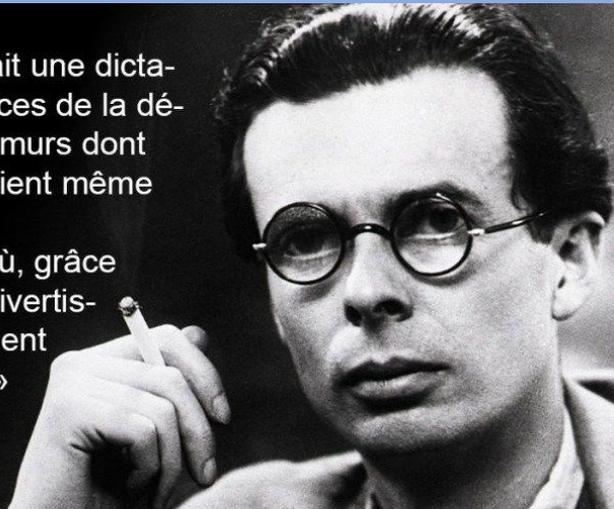
Dans l'œuvre, chaque esprit « dissident » par rapport à la norme sociale établie est muselé et envoyé sur une île, à l'image des protagonistes Bernard Marx et Helmholtz Watson. Ceux-ci, se rendant coupable d'avoir pensé *par eux-mêmes*, rêvant de plaisirs moins artificiels, se retrouvent dans une situation délicate. L'administrateur mentionné plus haut, Mustapha Meunier, les expulse, en dehors du contact social normé, où ils pourront en effet penser par eux-mêmes. Cependant, ils seront condamnés à une forme d'idéalisme : leurs réflexions n'auront pour auditeurs que les habitants de l'île, et non la société entière, limitant alors grandement les conséquences de leurs idéaux sur la société. Huxley nous présente un monde qui, en somme n'est pas si terrible : N'oublions pas que chaque individu trouve son bonheur. Cependant, la perte d'humanité dans la société y est effrayante. Les sentiments et les passions n'existent plus, et les relations interhumaines sont limitées au sexe. La réussite de cette société est soumise à des conditions très précises : conditionnement sans failles, évolution historique adéquate, oubli de

l'identité de chacun au profit de l'appartenance au corps social... L'être contemporain aura en horreur tout ce qui compose cette société : Pour lui, Huxley dépeint un monde inhumain, remettant en cause tout notre paradigme occidental de valeurs. Tous les acquis que nous, lecteurs d'aujourd'hui, considérons comme normal, comme allant de soi y a disparu. N'oublions pas, cependant, de changer de référentiel : nos valeurs sont uniquement *nos* valeurs...

« La dictature parfaite serait une dictature qui aurait les apparences de la démocratie, une prison sans murs dont les prisonniers ne songeraient même pas à s'évader.

Un système d'esclavage où, grâce à la consommation et au divertissement, les esclaves auraient l'amour de leur servitude. »

Aldous Huxley
Le meilleur des mondes



Conclusion : Philosophie et économie

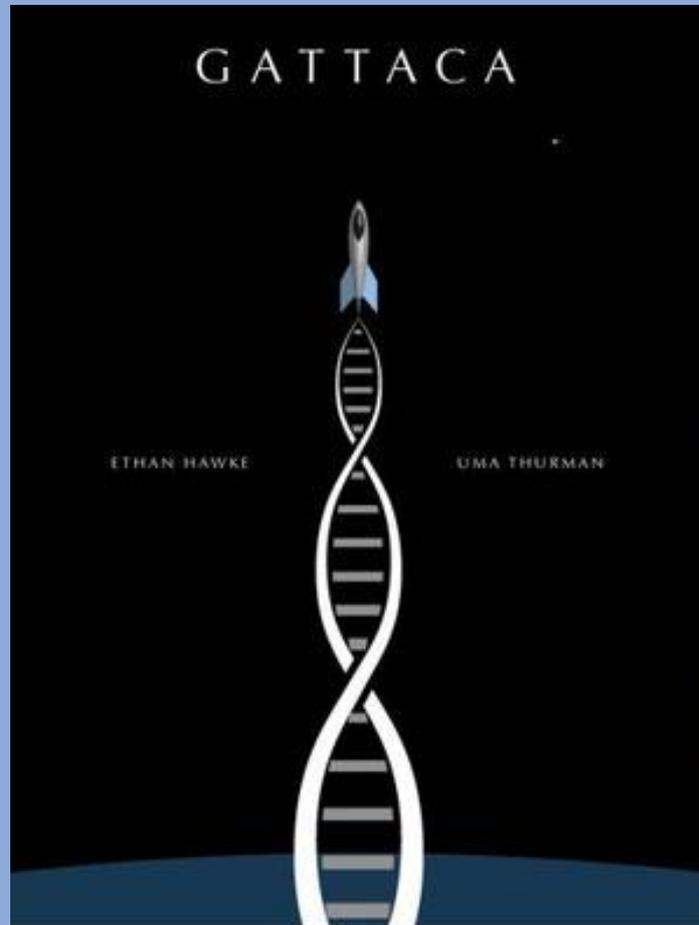
La souveraineté numérique revient sur le devant de la scène politique à mesure que la vague du cloud souverain prend de la hauteur en Europe, portée par le projet Gaia-X. Le numérique oblige les Etats à repenser la notion de souveraineté au-delà de la vision simplement protectionniste, pour voir derrière ce concept un vrai enjeu de société. Ce qui se passe avec le numérique, c'est que l'on voit bien que la souveraineté nous attaque à la racine. La France est en effet l'un des pays d'Europe qui a le plus pensé la question de la souveraineté, considérant qu'elle devait avoir le choix et la capacité de prendre ses décisions seule et libre. Beaucoup d'expériences vécues au quotidien sur les plateformes et les réseaux contiennent

des standards californiens pas forcément identiques aux valeurs européennes. Et c'est une révolution numérique qui se joue sur l'échiquier mondial. Cette conquête numérique est une affaire de connaissance et de maîtrise de la technologie.

Bien sûr, les grands réseaux sociaux sont en train d'exercer une emprise sur nos économies. Mais ce qui nous frappe le plus n'est pas tellement leur part de marché, mais le fait de ne pas pouvoir innover sans passer par eux. Concrètement, si vous voulez être diffusé dans l'App Store, vous êtes obligé de signer leurs conditions générales d'utilisation. Et probablement utiliserez-vous aussi Facebook Connect, Paypal et Google Maps. Pour lancer votre innovation, vous allez devoir demander la permission à des acteurs géants, partager des données avec eux. Vous allez grandir, mais en grandissant vous allez les faire monter », argumente l'ambassadeur. Si on veut avoir une politique industrielle, avoir un droit de protection des données personnelles, avoir un droit qui fait attention à l'impact environnemental, on est au bord de ne plus avoir le choix parce qu'on vit dans une infrastructure qui est conçue non seulement à l'étranger, mais sans qu'on ait eu notre mot à dire au moment où elle a été conçue.

Internet, parce qu'il reposait sur l'ouverture, la contribution, la collaboration et la transparence, a changé le monde. Aujourd'hui, à certains égards, cela tourne mal, quand certains le détournent à des fins criminelles ou belliqueuses, ou lorsque l'on voit des effets négatifs comme la propagation d'une parole de haine, les enjeux du Green IT et de pollution liée à l'informatique, mais aussi quand certains des patrons de ces entreprises sont pris par une forme d'hubris. Si la révolution internet a été gagnée par les GAFAM américains, de nouvelles batailles commencent, pour lesquelles il faudra s'y prendre différemment. La santé connectée, la ville intelligente, le transport intelligent, l'agriculture connectée, seront de nouvelles batailles.

Film conseillé par les TF :



Le scientifique : *« J'ai pris la liberté de supprimer toutes les conditions potentiellement préjudiciables, la calvitie, la myopie, l'alcoolisme, la propension à la violence et l'obésité ».*

Le père : *« Nous nous demandions si nous devrions laisser certaines choses au hasard. »*

Le scientifique : *« Vous voulez donner à votre enfant le meilleur départ possible. Croyez-moi, nous avons assez d'imperfection comme cela. Votre enfant n'a pas besoin de tare supplémentaire. Pour 5 000 dollars de plus, nous pouvons ajouter le don musical ou mathématique. »*

Gattaca est une ville futuriste, un centre de recherches spécialisé en recherches aérospatiales mais qui possède une certaine caractéristique non négligeable : ce centre n'embauche que des gens dont le patrimoine génétique approche la perfection. Cette histoire prend place en effet dans un futur proche, où les sciences notamment la génétique se sont développées et ont percé le mystère de l'ADN et du génome humain.



Cette acquisition de savoir a permis à la science de créer des êtres humains génétiquement sélectionnés. Chaque parent désireux d'avoir un enfant a alors la possibilité de choisir toutes les particularités de leurs enfants, de la couleur des yeux, aux cheveux, en passant par l'éradication de leurs maladies génétiques, pour créer des êtres sans défauts, parfaits. Les êtres humains sont donc génétiquement modifiés dès leur naissance. Dès lors, le critère d'embauche de cette société, et plus particulièrement de ce centre de recherche n'est rien d'autre que le code génétique des employés, qui fait figure de CV. Seuls ceux qui ont des gènes parfaits ont accès aux meilleurs emplois, les enfants aux gènes naturels, conçus sans l'aide de la science, appelés « naturels », ou « invalides » (ce qui situe déjà le contexte) sont quant à eux contraint à la misère, à l'exclusion, la

ségrégation, les emplois de très bas niveaux... Pour être sûrs que leurs enfants soient promis à un brillant avenir, les parents achètent donc sur catalogue les spermatozoïdes et les ovules de donneurs « haut de gamme ».

C'est dans ce monde que l'on rencontre Vincent (interprété par Ethan Hawke), enfant naturel mais au capital génétique « imparfait », qui rêve de partir pour l'espace et Jérôme (interprété par Jude Law), quant à lui candidat idéal qui voit sa vie détruite par un accident. Chacun des deux va permettre à l'autre d'obtenir ce qu'il souhaite en déjouant les lois de Gattaca.

Jérôme loue en effet son corps à Vincent, le fournissant en échantillons biologiques, de peau, de sang, d'urine ou de cheveux pour les tests ADN, et Vincent se glisse alors dans le personnage de Jérôme après quelques modifications physiques et psychiques, malgré des contraintes drastiques de nettoyage permanent par exemple. Il devient un « pirate génétique », appelé aussi « dé-généré ». L'invalidé Vincent et le valide déchu Jérôme vivent ainsi l'un à travers l'autre. Irène Cassini (interprétée par Uma Thurman), ravissante collègue tombe amoureuse de Vincent et cherche à savoir qui il est vraiment par un test ADN, mais ne trouve que l'identité de Jérôme Eugène Morrow. Elle avoue cette bêtise et lui donne un cheveu pour qu'il fasse de même, mais Jérôme laisse le cheveu s'envoler montrant qu'il ne s'attache pas à de tels détails. L'histoire se complique quant le directeur du centre est assassiné et qu'un cil de Vincent l'invalidé est retrouvé...



Bienvenue à Gattaca dénonce donc les abus auxquels peuvent mener la science. Si au départ l'intention est bonne dans l'idée de permettre à chacun de vivre dans un corps en pleine santé et presque parfait, (bien que si l'on creuse l'idée, il y a peut-être problème) cette bonne intention vire au cauchemar dès lors qu'un jugement de valeur y est conféré. Dès lors que ceux qui ont des gènes parfaits sont valorisés au détriment des autres, cette société, qui favorise donc la discrimination des derniers selon leur déterminisme génétique met en pratique l'eugénisme. Ce film apparaît premièrement comme une dénonciation de l'eugénisme, cette pratique qui consiste à améliorer les caractères héréditaires de l'espèce humaine de façon délibérée et artificielle, puisque cette amélioration présuppose qu'il y ait intervention puisqu'il y a sélection des gènes jugés favorables, bénéfiques, et éradication de ceux qui sont porteurs d'handicaps.

Or cela pose le véritable problème éthique à l'égard de ceux qui sont nés naturellement, des « invalides » dont les gènes ne sont pas parfaits. Car a-t-on le droit, dans quelle mesure, et avec quelle légitimité de les bannir des hautes fonctions sous prétexte que leur durée de vie n'est pas à la hauteur ou tout simplement parce qu'ils

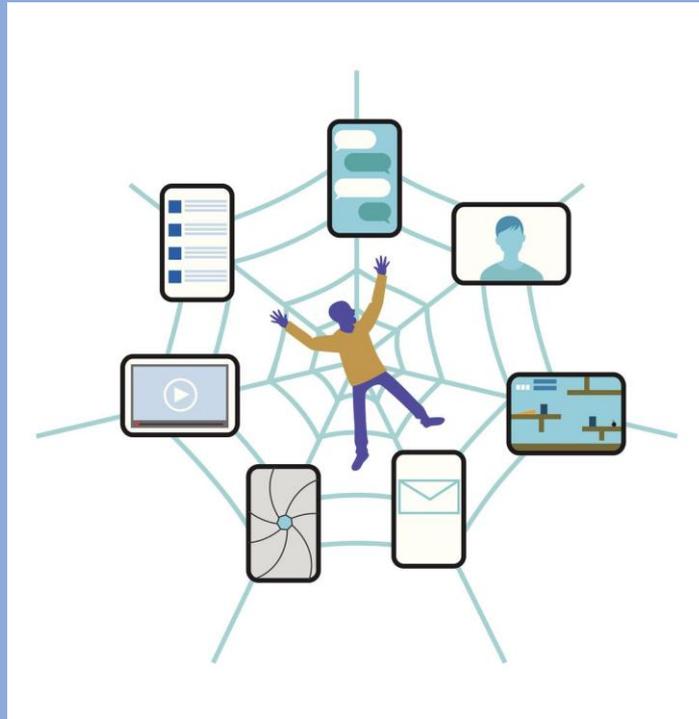
présentent certains handicaps ? De plus, nous pourrions-nous demander si un tel projet vise véritablement le bonheur de l'individu lui-même. Le bonheur réside-t-il dans un corps parfait ou dans l'épanouissement de soi ?

Or que vaut dans une telle société la satisfaction de s'être prouvé à soi-même qu'on avait la capacité intellectuelle par exemple d'atteindre un objectif, un métier haut placé si le seul CV qui vaille est notre génome, chose que l'on acquiert pas par un travail de soi sur soi mais qui est déjà là, déjà acquis, qui repose en nous, et que nous n'avons qu'à actualiser de façon totalement inconsciente ? Ce film prouve que la perfection n'est pas synonyme de bonheur. Vincent met un point d'honneur à surpasser et infirmer tout les pronostics qui ont été faits sur lui à sa naissance, montrant que la perfection, face aux choix et à la détermination, ne vaut rien en soi, pas même dans une société qui en a fait son critère de valeur.



Vincent, qui a un frère, évolue, progresse, et sa progression fait sens, alors que son frère, génétiquement optimisé quant à lui, ne progresse pas dans sa vie, il entre dans la police criminelle, mais stagne professionnellement : il n'a rien à prouver ni à la société ni à lui-même. Vincent quant à lui veut se prouver que même un invalide, un « dégénéré » peut atteindre le bonheur, peut percer dans cette société qui pourtant ne lui laisse aucune chance.

Le code génétique n'est donc en réalité qu'une donne, et non un itinéraire obligé, ce n'est pas le déterminisme qui nous mène où nous allons, juste la détermination. Ce film de science fiction sans combats, sans objets futuristes sinon les décors, sans véritables effets spéciaux, semble privilégier les idées qu'il véhicule, le fond plutôt que la forme. Il veut en effet faire réfléchir sur les problèmes tels que l'eugénisme, la perfection, la destinée et dans une autre mesure la liberté de choix.



TRAVAIL EN CLASSE

TD & TF

Essai sur la servitude volontaire d'Etienne de la Boétie

Quelle case reste vacante au milieu de nos agendas surbookés ? Quelle place donne-t-on au silence, à la prière, à la vie intérieure dans nos courses à l'argent, au profit, à l'accumulation ? ... Le théâtre de nos vies trépidantes n'est-il pas la représentation illusoire d'une illusion d'exister ? Notre « bougisme » n'est-il pas le signe d'une acédie collective ?

Quelle place reste-t-il pour le hasard, l'inattendu, en dehors de ces profils, algorithmes ou autres stories, véritables chaînes du forçat moderne ? Et si le scoop c'était le retour à l'Homme, à sa fragilité ? Quelle regard neuf peut-on porter sur cette « vulnérabilité » qui nous caractérise ? Y voit-on une privation, un manque à être, un « impossible », ou au contraire, considère-t-on cette « fragilité » comme cet espace de la vacance : un espace où faire place à l'altérité dans le dialogue, dans le débat.

Si la fragilité est bien la marque de notre humaine condition, elle est aussi le signe de notre noblesse, de notre dignité : l'Homme y fait l'expérience d'un « peut-être » entendu comme cette espérance qui est une promesse en l'Homme, en cette joie de vivre et d'aimer, de penser et de parler – c'est-à-dire de chercher ensemble la vérité, dans la sincérité d'un cœur qui s'est détaché des liens trompeurs de ce monde, et qui s'est tourné vers cette vivacité de la parole créatrice, créatrice, de cette parole de vie et d'amour qui fait toutes choses nouvelles parce qu'elle permet l'ouverture à la rencontre.

Melle Raviolo



Terminale D

Pourquoi les peuples se laissent-ils asservir par un tyran ? Pourquoi renoncent-ils à leur liberté pour prendre le joug ?

Les peuples s'asservissent volontairement sous le joug de despotes, ils renoncent à l'exercice difficile de leur liberté, par confort et sécurité, par faiblesse, facilité et lâcheté. Ils se laissent porter par le pouvoir autoritaire qui leur dit quoi faire et quoi penser, comment parler et comment exister. Ces peuples ne sont pas mûrs pour la liberté, ils sont encore dans l'enfance : ils boivent les paroles d'un tyran comme nous avalons aujourd'hui, sans aucun discernement, tout ce qu'on entend dans les médias. Ce que les peuples asservis volontairement laissent au tyran c'est pourtant le plus précieux en eux, c'est-à-dire leur liberté : ils donnent leur perle au pourceau (à ces idoles de l'argent, de la consommation, du plaisir, ou de la satisfaction égoïste). Mais d'où vient que nous renonçons au plus précieux en nous, à ce qui fonde la noblesse de notre humanité pour du « pain et des jeux » ? Et ces peuples qui se laissent enchaîner ne nous ressemblent-ils pas dès lors que nos manières d'être et de vivre disent une résignation, un conformisme et un néant de pensée ? Theodor Adorno avait analysé la *Kulturindustrie* (culture mainstream) et avait montré que ce dévoiement de notre culture nous conduisait inévitablement à un appauvrissement de notre humanité. Cette culture est un « paraître » ou une « parure » au pire sens du terme, où il s'agit d'abord de penser comme tout le monde, de plaire à tout le monde. Dans *1984*, G. Orwell montre, à travers *Big Brother* (le visage que s'est donné le pouvoir océanien), que le pouvoir est à la fois mystérieux et omnipotent. Aujourd'hui le *big data* (désignant des ensembles de données trop volumineux pour être appréhendés par l'esprit humain) suscite de nombreux espoirs (entre autres dans le domaine médical) et de craintes (car il pourrait devenir un instrument de contrôle social).



Terminale F

On peut s'étonner du pouvoir du tyran, de sa toute-puissance. D'où lui vient-elle ? Comment arrive-t-elle à s'exercer sur des peuples, à les réduire à des automates ? C'est toute une logique qui se met en place (une logique qui fonde une idéologie) : une langue appauvrie, une manipulation mentale, un contrôle des consciences. Les tyrans promettent sécurité, confort, loisirs... la société du bien-être (appât du gain, des honneurs, société du paraître. Ils suscitent des espoirs, ils font rêver. Ce sont de parfaits sophistes en cela qu'ils savent user du pouvoir de la parole. Ils flattent l'*ego* des hommes, les plaisirs faciles, qui ne demandent pas d'effort. Ils font de nous des « moutons de Panurge » car ils comprennent que cette liberté humaine est angoissante, que nous avons peur d'elles. Les tyrans ont compris que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, et donc ils entretiennent ce rêve du bonheur avec de slogans, des images. Cela passe par l'éducation devenu un formatage ou un dressage, et le travestissement de la vérité (*fake-news*) par la propagande (des médias manipulés). Pour parvenir à leurs fins, les sociétés totalitaires mettent en place un « ennemi » collectif, imaginaire, qui joue le rôle d'un bouc-émissaire, catalyse les haines et

permet aux hommes de se défouler, d'exorciser leurs angoisses. Cette disparition du jugement critique, de l'exercice de la pensée nous conduit à un monde manichéen (tout blanc/tout noir) qui est le propre des sociétés despotiques ou totalitaires). Michaël Foëssel, philosophe contemporain risque un parallèle entre 1938 et 2018 dans *Récidive, 1938*. Le peuple qui renonce volontairement à sa liberté rend possible le tyran qui vient lui dire ce qui est vrai ou faux, ce qu'il faut croire ou pas – bref qui le tient en laisse. Dans *1984* de G. Orwell, je vous rappelle que le premier crime est le « crime de pensée », qui consiste à réfléchir hors du cadre fixé par le régime. Sa répression est confiée à la « police de la pensée », qui a des oreilles partout et qui rappelle clairement el KGB par ses méthodes. Aujourd'hui, l'expression de « police de la pensée » désigne les supposés gardiens d'une pensée unique qui monteraient des cabales contre tous ceux qui se mêleraient de penser autrement. Tout pouvoir tyrannique est arbitraire.

Terminale D & F

Mais alors, comment sortir de la servitude ?

Bien sûr, il n'y a pas de recette. Mais c'est un travail qui appelle la responsabilité de chaque homme : Winston Smith, l'antihéros de *1984*, en a conscience, de même que le capitaine de la Stasi, à Berlin-Est, Gerd Wiesler, dans *La vie des autres* de Florian Henckel von Donnersmarck (Oscar du meilleur film international en 2017). Dans ce film, la description du régime communiste aborde les atteintes aux droits de l'Homme et le comportement de l'*intelligentsia* favorable au régime soviétique. La désobéissance de Wiesler nous fait réfléchir sur le pouvoir de la conscience qui, après plusieurs années d'asservissement, peut se convertir. Il est toujours possible de s'éveiller et de changer radicalement sa manière de percevoir les autres, l'existence, et le réel. C'est donc ici, comme dans le *Amen*, le film de Costa-Gavras (film de 2002) qui retrace le parcours de Kurt Gerstein et sa sortie de la « caverne » : cette exigence de lucidité qui incombe à tout homme est douloureuse ; et elle suppose un

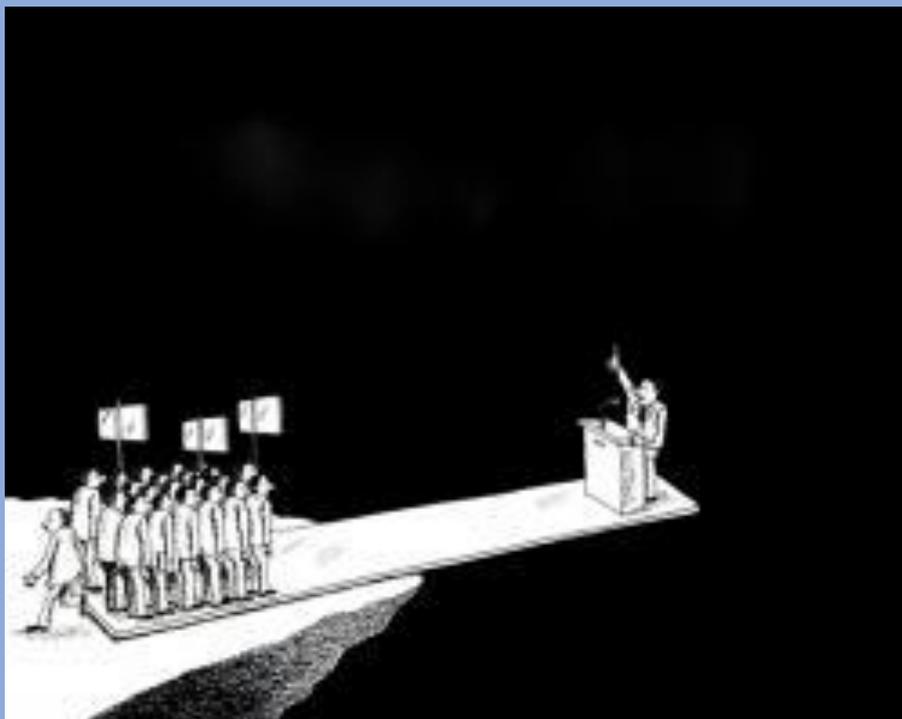
engagement de tout notre être, corps et âme, un courage de penser, et la conscience du risque de « mourir », physiquement (les résistants de l'Armée de ombres de J. Kessel, par exemple), ou socialement : elle suppose qu'on renonce aux biens de ce monde, aux illusions du pouvoir pour servir la vérité. Seul Dieu voit les consciences, dans leur fond, leur secret. Lui seul sonde notre cœur et nos reins. Nul ne peut lui échapper. Et si le dénouement du film *Amen* est révoltante, il ne faut pas renoncer à l'espérance d'une justice céleste. Dans les années 1930, les actions de la rose blanche, menées par Hans et Sophie Scholl, et d'autres jeunes étudiants, ont eu des répercussions bien au-delà de la région munichoise. « Beaucoup de personnes pensent que la fin du monde est proche. Bien des signes épouvantables pourraient le faire croire. Mais cette pensée n'est-elle pas d'une importance secondaire ? Car tout homme ne doit-il pas, en quelque temps qu'il vive, se tenir prêt à comparaître devant Dieu ? Sais-je donc si je vivrai encore demain ? Une bombe peut nous anéantir tous cette nuit. Et qu'importerait alors que la terre et les étoiles disparussent aussi ? Ma faute n'en serait pas moindre. Je ne peux pas comprendre comment des gens « pieux » craignent l'existence de Dieu, parce que les hommes se couvrent de honte. Comme si la force absolue n'appartenait pas à Dieu (je sens combien tout repose dans sa main). On ne doit craindre que pour l'existence des hommes, car ils se détournent de Lui, qui est leur Vie. » Sophie SCHOLL, *Correspondance*. Dans *La désobéissance civile*, Henry-David Thoreau nous invite à revenir sur notre conscience. Il blâme cette obéissance aveugle dans les institutions et les règles qu'elle dicte. Ce texte pose de nombreuses questions intensément actuelles : sortir de nos chaînes, de nos prisons, ou de nos cavernes... autrement dit, renoncer à la servitude volontaire, demande un acte de courage, de vraie résistance. Cet essai de 1849 est prophétique, je trouve : la désobéissance civile c'est le refus de se soumettre à une loi jugée injuste. Car le légal n'est pas toujours juste. Cet essai d'H.-D. Thoreau remet en question nos accoutumances, nos mauvaises habitudes (toutes les addictions à nos idoles qui nous éloignent de l'exercice de notre liberté, de la pensée, de la vérité). Dans *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco qui est une métaphore de la montée des

totalitarismes où Béranger est le seul à s'opposer aux transformations en rhinocéros. Ce refus est un acte de résistance, de liberté. Il va à rebours de l'air du temps, et des diktats sociaux, et tient à son identité, à sa singularité, à sa conscience : « Contre tout le monde, je me défendrai ! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout ! Je ne capitule pas. » Comme le dit Albert Camus, « Un homme ça s'empêche. » *Non, non et non !* s'insurge *L'homme révolté* du fond de sa tombe, même une bonne fin ne justifie pas tous les moyens, « un homme, ça s'empêche ! » Oui, un homme, ça s'empêche de devenir un barbare, un sauvage vertueux aux mains ensanglantées. Oui, un homme, ça doit « affirmer sa puissance, sa force, son renoncement à l'esclavage au profit d'une liberté », mais en s'assurant que cette liberté est « acquise et conquise sans recourir à la violence ou aux armes ». Alors oui, on pourrait dire que « *l'état de siège est proclamé* », ainsi parle le tyran surgi d'on ne sait où, qui vient prendre le pouvoir dans cette ville tranquille, morte, soumise à un Gouverneur dont le désir est qu'il ne se passe rien. L'opportuniste se nomme la Peste. C'est une fable politique. Camus fait le récit alarmant d'une ville qui sombre dans la dictature : aidé de sa secrétaire (la Mort) et de sbires recrutés sur place (un fonctionnaire servile, un nihiliste accompli, un juge corrompu), la Peste fait régner la terreur : suspension de toutes les libertés, réglementations oppressives et contradictoires, la Peste contamine les sujets au hasard. Au sein de la population, un couple de jeunes amoureux, que leur amour inspire et soutient, choisit de se révolter. En échange de sa vie, le héros verra sa bien-aimée lui survivre et la ville sera sauvée. La Peste s'en ira ailleurs.

Dans *Contre la pensée unique* (aux éditions Odile Jacob, 2017), Claude Hagège propose un véritable plaidoyer contre la pensée unique. Ce livre est un appel à la résistance. Quand l'essentiel n'est plus distingué de l'accessoire, quand les projets intellectuels de haute volée se heurtent à la puissante inertie de la médiocrité ambiante et des petits desseins, quand l'uniformisation s'installe dans les goûts, les idées, dans la vie quotidienne, dans la conception même de l'existence, alors la pensée unique domine. La langue anglaise domine le monde et sert aujourd'hui de support à cette pensée

unique. Mais le français est bien vivant. Et nombreux sont ceux, de par le monde, qui en mesurent l'apport au combat de l'homme pour la liberté de l'esprit.

Tout l'enjeu est éthique : exister en homme, rester humain jusqu'au bout, dans l'exigence d'une pensée et d'une parole singulièrement habitée. « Je veux que vous restiez droits et libres dans la vie, même si c'est dur. » disait Sophie Scholl



Merci de votre attention !